

PERSPECTIVES

PRÉCIS DE CULTURE GÉNÉRALE

Stéphane Arthur (coord.)
Jean-Marc Durand-Gasselín (coord.)
Olivier Gouchet
Gérard P haut



ellipses

L'héritage de la pensée grecque et latine

Stéphane Arthur et Jean-Marc Durand-Gasselien

« La Grèce conquise a conquis son farouche vainqueur » (*Graecia capta ferum victorem cepit*), reconnaît Horace (65 av. J.-C.-8 av. J.-C.) dans ses *Épîtres* (II, 1, vers 156), relevant ainsi un paradoxe : le colonisateur romain a en partie adopté le mode de vie grec, qu'il constitue en modèle, au point que certains ont parlé d'un impérialisme inversé. Les Romains ont de ce fait été de puissants passeurs de la culture grecque, à laquelle ils ont ajouté leurs propres apports, aussi peut-on peut parler, du moins à partir du second siècle avant notre ère, de pensée grecque et latine.

Nous en sommes les héritiers. Le patrimoine transmis est considérable, et ce dernier nous est si familier que nous ne songeons pas toujours à la source antique lorsque nous considérons un monument (l'Arc de triomphe, le Panthéon) ou une réalité politique (république, démocratie). La pratique même de la philosophie puise à cette riche source antique. Les noms de personnages majeurs portent l'empreinte de la transmission culturelle par les mots et les œuvres de ce patrimoine : les personnages rabelaisien Pantagruel (qui a soif de tout, du grec *pan*, « tout » et du mauresque *gruel*, « assoiffé ») et shakespearien Roméo (« pèlerin », en latin, puisque *romeo* veut dire « je vais à Rome » ou « je suis allé à Rome ») l'attestent.

Leur situation historique et géographique a en effet placé les mondes grec et romain de l'Antiquité aux origines de la civilisation occidentale. On peut associer ces origines, d'une part, à un trésor littéraire (Homère, Ovide, tragédie et comédie), à des savoirs (mathématiques, physique, biologie, histoire, médecine, philosophie, rhétorique), à des inventions politiques (démocratie et république, droit), architecturales (agora, théâtre) ou sportives (Jeux olympiques) et, d'autre part, à leur rôle d'acclimatation de la religion chrétienne.

Les termes d'héritage et de pensée, par leur généralité, incitent justement à pointer ce qui, dans ce trésor littéraire, ces savoirs scientifiques, ces inventions politiques et cette acclimatation culturelle, va être le plus décisif pour comprendre la genèse culturelle de l'Europe et plus largement de la culture occidentale. S'il faut de ce point de vue se rapporter à tous les autres chapitres, qui se réfèrent donc nécessairement à celui-là, comme le montrent notamment de manière synoptique les différents tableaux chronologiques, il est possible et nécessaire de faire un inventaire organisé de cet héritage au début de ce manuel.

Les différences religieuses et politiques des mondes païens grec et romain expliquent les rapports différents, dans ces mondes, entre littérature, mythologie et ritualité (I). De même, la relation très souple des Grecs avec la religion est l'arrière-plan du laboratoire des systèmes politiques des cités grecques et surtout du développement inédit des savoirs profanes en Grèce (II). Il en résulte le prestige de la culture grecque à Rome et le vaste et profond mouvement d'importation de ces éléments par des Romains dont la religion est plus encadrée, l'appareil militaire plus conquérant et la vie sociale plus structurée par le droit (III). C'est à partir de ce monde romain hellénisé, autrement dit « l'Empire gréco-romain » (Paul Veyne), qu'il faut comprendre l'acclimatation de la religion chrétienne dans des coordonnées gréco-latines (IV).

I. Les caractéristiques respectives des mondes grec et romain : la littérature, les hommes et les dieux

1. Émergence de deux mondes distincts

Classiquement le monde grec archaïque émerge sur fond de disparition, en 1200 av. J.-C., du royaume de Mycènes, avec son palais, son personnage religieux central (l'*anax*, garant des relations entre les dieux et les hommes, de la fécondité des sols et des femmes), ses castes militaires et de scribes, et ses royautés locales subordonnées. Libérées de leur tutelle, ces royautés subordonnées constituent un monde d'aristocraties militaires, animé par les valeurs de la rivalité agonistique et réunies seulement par quelques rites communs (comme le sacrifice du bœuf) et un trésor mi-littéraire mi-religieux avec les œuvres d'Homère et d'Hésiode. Cette rivalité agonistique réservée aux aristocrates forme une véritable culture, comme le montrent les premiers

jeux Olympiques en 776 av. J.-C... Le développement commercial et démographique accompagne une dynamique de colonisation intense : tel est le cas à Marseille, en 600 av. J.-C. C'est ce qui va susciter la transformation progressive, en trois siècles, de la rivalité agonistique des aristocrates en rivalité démocratique pour la parole persuasive dans les assemblées politiques, sous l'effet des réformes politiques de plus en plus démocratiques qui avaient pour enjeux de calmer la *stasis*, c'est-à-dire la division née de l'explosion démographique et du développement marchand qui accompagne la colonisation.

Le monde romain apparaît comme nettement plus structuré sur un plan politique et religieux. À partir d'une installation sur le site de Rome d'une mosaïque réunissant les Latins, les Sabins et les Étrusques, ce sont surtout ces derniers qui donnent, dès le VII^e siècle certains de ses traits constitutifs au système politique et religieux romain. Une royauté sacrée, munie du pouvoir de l'*imperium*, est complétée par la noblesse militaire et patriarcale des *gentes*, siégeant dans un Sénat qui possède une *auctoritas* (prestige religieux), et un *populus*. Ce système politique lui-même, malgré ses contours flous, repose sur une ritualité religieuse qui sacralise l'*imperium* du pouvoir royal, les cultes familiaux et la propriété des pères de famille et de ce fait l'autorité du Sénat : la république romaine gardera cette physiologie et ne sera jamais une démocratie comparable à celle d'Athènes. De même, la religion polythéiste était administrée par des collèges sacerdotaux (pontifes, augures, vestales) et des sacerdoces individuels (flamines) permanents, selon une codification rituelle très stricte qui innovera le système juridique en amont de sa laïcisation.

2. Panthéons grec et romain

Polythéistes, les Grecs honorent des dieux de générations différentes. Du chaos surgit Gaïa (la Terre). Elle enfanta Ouranos (le Ciel) : de leur union naquirent, outre les Hécatonchires (aux cent bras) les Cyclopes (dont le nom fait référence à leur œil unique) et les Titans (des géants), dont le dernier à naître est Cronos. Ce dernier prit le pouvoir, dévora ses enfants, mais son fils Zeus lui fit vomir ceux-ci. Il y a de ce fait chez les Grecs des dieux de générations différentes, et qui peuvent s'avérer concurrents. Dans *Les Euménides* (458 av. J.-C.), d'Eschyle (525-456 av. J.-C.), il y a ainsi un conflit entre la justice archaïque incarnée par les vieilles déesses chtoniennes (de la terre), les Érinyes, qui punissent les crimes de sang, et la justice démocratique qu'instaure la déesse Athéna, plus jeune, en créant le tribunal de l'Aréopage.

Le panthéon romain est marqué par l'influence du panthéon grec, avec des survivances étrusques cependant, sachant que les divinités étrusques doivent elles-mêmes beaucoup au panthéon grec : traditionnellement douze, les dieux de l'Olympe ont leur équivalent chez les Romains. Le dieu romain Hercule a ainsi des caractéristiques du dieu grec Héraclès mais aussi de la divinité étrusque Herclé. Si le panthéon désigne l'ensemble des dieux (du grec *pántheion*, « tous les dieux »), c'est aussi, concrètement, un édifice en l'honneur de ces dieux, tel celui qui est érigé à Rome sur décision d'Agrippa au premier siècle avant notre ère et qui est converti en église au VII^e siècle. Par extension, le Panthéon (à l'origine église Sainte-Geneviève) construit sous la direction de Soufflot au XVIII^e siècle en France rassemble les gloires de la nation, dont la mémoire est sacrée.

Chez les Romains, la maison est elle-même un espace religieux, avec ses dieux protecteurs : les Pénates (dieux gardiens du foyer) et les Lares (esprits des ancêtres).

3. Héros mythiques

Le nombre considérable de dieux qui peuplent la nature selon les Grecs et les Romains explique l'existence de légendes (d'abord transmises oralement, puis par écrit) nombreuses et parfois discordantes, voire contradictoires à l'égard d'un même dieu, comme c'est le cas à propos d'Héphaïstos chez les poètes grecs Hésiode dans sa *Théogonie* et Homère dans l'*Illiade* ou l'*Odyssée* au VIII^e siècle avant notre ère. Les infidélités de Zeus sont ainsi une source inépuisable d'histoires, d'autant que, naturellement, Héra, sa femme, cherche à se venger de ces infidélités. Fils d'Alcmène et de Zeus, qui a pris l'apparence de son époux Amphitryon pour la séduire, Hercule est confronté à la haine de Héra, et, nourrisson, doit étouffer deux serpents qu'elle a envoyés pour le tuer. Héra ne renonce pas pour autant : elle suscite une crise de folie chez Hercule, qui jette alors ses propres enfants au feu. La Pythie lui ordonne de ce fait d'accomplir dix travaux au service d'Eurysthée, qui lui en impose deux de plus, car il estime que les épreuves des écuries d'Augias et de l'hydre n'ont pas été accomplies dans des conditions acceptables.

Les relations entre les hommes et les dieux sont d'autant plus étroites que certains personnages, les héros, ont un de leur parent divin et l'autre humain. Il en résulte de nombreux mythes (du grec *muthos*, « récit », « légende »), c'est-à-dire à l'origine des légendes issues d'une longue tradition. Le personnage mythique est fondateur, comme Romulus, fondateur de Rome après avoir tué son jumeau Rémus. Il peut être fondateur d'une interprétation du rapport

de l'homme au monde, tel Prométhée que l'on associe au mythe du progrès, ou Sisyphe, qui roule sans fin son rocher, et en qui Albert Camus voit l'image même du combat sans fin contre l'injustice (*Le Mythe de Sisyphe*, 1942).

Même s'ils peuvent donner matière à des versions et à des interprétations divergentes, les mythes jouent aussi un rôle fédérateur : le mythe livre à travers l'histoire des hommes et des dieux, en particulier les théogonies (récits de la naissance des dieux) et les cosmogonies (récits sur l'origine de l'univers), une conception du monde. Le mythe peut de ce fait avoir une fonction politique, comme l'*Énéide* de Virgile (70-19 av. J.-C.), prolongement des épopées d'Homère l'*Illiade* et l'*Odyssée* : Auguste, qui revendique une parenté avec Énée, a demandé à Virgile de composer cette épopée nationale.

Épopée de la mer, l'*Odyssée* est attribuée au même auteur que l'*Illiade*, sans que l'on soit certain qu'Homère ait seulement existé. Il faut dire que les deux œuvres sont composées en hexamètres dactyliques, et qu'elles sont liées par leur histoire, l'*Illiade* racontant une des dix années de la guerre de Troie et l'*Odyssée* narrant les dix ans qu'a mis Ulysse, « l'homme aux mille ruses », pour revenir de la guerre de Troie (déclenchée par l'enlèvement d'Hélène de Sparte par Pâris, qui a donné la pomme d'or à Aphrodite en échange de la promesse d'être aimé d'Hélène), tout en comportant l'évocation de l'épisode du cheval de Troie, qui explique la victoire des Achéens (autre nom des Grecs) à Troie. Le plus probable est que le noyau primitif de l'*Odyssée* soit composé des chants V à XIII, récit des péripéties attachées au retour d'Ulysse en Ithaque, et que des aèdes (poètes qui composent, par opposition aux rhapsodes, qui chantent des poèmes dont ils ne sont pas les auteurs) aient ajouté, dans une réécriture par amplification, les chants I à IV (voyages de Télémaque, fils d'Ulysse) et XIV à XXIV (lutte d'Ulysse contre les prétendants, jusqu'à l'intervention finale d'Athéna, qui instaure la paix). La langue même de l'*Odyssée*, composée de mots grecs d'époques et de régions différentes, est une langue poétique, qui reflète les péripéties de la transmission de l'œuvre. « La "langue homérique" n'a jamais été parlée par personne, si ce n'est par les poètes », comme l'écrit Cécile Boëlle, (*Dictionnaire du monde grec antique*, sous la direction de Maurice Sartre, Anne Sartre-Fauriat et Patrice Brun).

La postérité de l'œuvre est considérable, dans l'Antiquité (avec l'*Énéide*), et par la suite : du poète de la Pléiade Du Bellay (« Heureux qui, comme Ulysse ») à Joyce et Primo Levi (*Si c'est un homme*, avec le chant d'Ulysse tiré de *La Divine Comédie* de Dante), en passant par le classique Fénelon (*Les Aventures de Télémaque*)... Quant à Hésiode, avec *Les Travaux et les Jours*,

il met en scène le mythe de l'âge d'or, voué lui aussi à une fortune considérable, comme l'atteste en particulier sa reprise sous Auguste par le poète latin Ovide (43 av. J.-C.-17 ou 18 ap. J.-C.) au début des *Métamorphoses*.

4. La tragédie, entre religion et politique

Avec la tragédie, la littérature joue un rôle politique et religieux à Athènes. Les tragédies sont en effet représentées lors des Dionysies, fêtes religieuses en l'honneur de Dionysos (à partir de 550 av. J.-C. environ, sous Pisistrate), qui rassemblent tous les citoyens. Ces derniers communient ainsi dans la célébration des valeurs de la cité, comme avec l'*Orestie* d'Eschyle, la seule trilogie qui nous soit intégralement parvenue.

Lors des Dionysies, des concours sont organisés, afin d'honorer les dieux. On fait appel à trois poètes, qui vont composer chacun trois tragédies, montrant l'enchaînement implacable d'événements qui entraînent inexorablement le héros vers un sort malheureux. Ces tragédies sont destinées à susciter terreur et pitié, afin de provoquer une catharsis, c'est-à-dire une purgation des passions.

Le spectacle tragique suit toujours le même rituel, dans un théâtre en hémicycle qui peut contenir de dix à vingt mille spectateurs, présents dans le *théâtron*, lieu d'où l'on regarde. Les comédiens, en revanche, qui portent des masques et des cothurnes (chaussures dont les semelles très épaisses donnent une allure hiératique), apparaissent dans l'orchestre, espace circulaire de vingt mètres de diamètre au centre de l'édifice. Les comédiens jouent devant la *skêné*, local qui sert de coulisses et de magasin d'accessoires.

La tragédie débute par un prologue, lors duquel est rappelée la légende. Le *parodos* consiste en l'entrée solennelle du chœur, conduit par le coryphée (chef du chœur). Cinq épisodes sont entrecoupés par les chants du chœur, tenant lieu d'entracte. Enfin, lors de l'*exodos* sort le chœur. Très peu de comédiens sont présents, en dehors du chœur : deux (à partir d'Eschyle) ou trois. Comédiens et spectateurs sont des hommes : les masques permettent aux spectateurs de savoir l'identité sexuelle, l'âge et l'humeur du personnage joué.

Le concours a été remporté treize fois par Eschyle, qui met en scène la confrontation entre l'homme, tenté par l'*hubris* (la démesure, que l'on peut aussi orthographier *hybris*), et une fatalité implacable (*Les Perses*, *L'Orestie*, *Prométhée enchaîné*) ; vingt par Sophocle (495-405 av. J.-C.), qui met l'accent sur la volonté humaine (*Antigone*, *Œdipe Roi*) ; cinq par Euripide (480-406

av. J.-C.), chez qui le ressort tragique repose surtout sur les passions humaines et les dieux ont un rôle plus secondaire que chez ses prédécesseurs (*Médée*, *Andromaque*). Ce sont les trois grands tragiques grecs.

5. La question du rire

La trilogie tragique est suivie d'un drame satyrique, destiné à distraire les spectateurs, après la tension dramatique suscitée par les trois premières pièces. De la sorte, le rire n'est pas absent des Dionysies.

Si le livre consacré par Aristote au rire a malheureusement disparu (ce qui a nourri l'imagination d'Umberto Eco, avec son roman *Le Nom de la Rose*), la comédie grecque, marquée par une réelle liberté de ton, a pour illustre représentant Aristophane (né en 445 av. J.-C. et mort entre 385 et 375 av. J.-C.), auteur de 44 pièces pleines de verve, souvent inspirées par l'actualité, dont *Les Nuées* (423 av. J.-C.), attaque contre Socrate et les figures intellectuelles de l'Athènes démocratique, et *L'Assemblée des femmes* (392 av. J.-C.). Plaute (254-184 av. J.-C.) transpose à Rome la comédie grecque, et cette veine comique se prolonge avec Térence (190-159 av. J.-C.), qui traduit les pièces de Ménandre (342-291 av. J.-C.), maître de la « nouvelle comédie » grecque, et compose en latin six pièces comiques. Quant aux atellanes, ce sont des sortes de farces en partie improvisées à partir d'un canevas.

II. Politique, savoir et philosophie en Grèce antique

1. La dynamique des réformes politiques et la vie intellectuelle : les exemples de Sparte et d'Athènes

La combinaison de la culture aristocratique de l'*agôn* et de la *stasis*, née de la colonisation et du développement économique et démographique, est le moteur du laboratoire politique grec. Le panthéon commun, la ritualité commune du sacrifice du bœuf, autorisent des expériences politiques en partie différentes, mais sur fond d'une même conception aristocratique et égalitaire puis, à Athènes, démocratique du *nomos* (loi) et de l'*isonomie* (égalité face à la loi).

Ces différences ont des effets très grands sur l'autonomie potentielle des savoirs et sur leur développement.

À Sparte la situation se fige, pour des siècles au tournant du VII^e siècle. Lycurgue (personnage peut-être légendaire) institue une aristocratie égalitaire et communautaire de 10 000 citoyens-soldats. Deux rois, un Sénat, une Assemblée, un comité exécutif d'Ephores, vont constituer pendant presque six siècles un système politique stable. L'éducation, essentiellement militaire et sévère, institue chaque citoyen en soldat d'élite, sur un fond d'anti-intellectualisme d'autant plus virulent qu'il se nourrira de la comparaison et de la critique avec Athènes, la capitale des arts, des lettres et des savoirs dès le V^e siècle. Elle restera pour tous les partis aristocratiques des cités-États une sorte de modèle, comme on le voit chez Platon, mis à part l'anti-intellectualisme.

À Athènes, la dynamique de transformation de l'*agôn* aristocratique en compétition démocratique pour la parole est scandée par les réformes de Solon, puis celles de Clisthène. L'ancienne royauté sacrée et son collège aristocratique d'archontes ne vont cesser de perdre du pouvoir. Solon, en 594 av. J.-C., rogne le pouvoir des aristocrates (remise partielle des dettes des paysans, impossibilité de devenir esclave à cause du non-remboursement des dettes), et ouvre l'archontat et la nouvelle assemblée, la Boulé des 400, ainsi que le tribunal judiciaire, l'Héliée, aux autres classes sociales sur la base d'une égalité géométrique, selon un principe financier qui lui permet de distinguer quatre classes, des plus aux moins riches. Clisthène, en 508 av. J.-C., instaure une égalité arithmétique, chaque citoyen ayant les mêmes droits de participation politique, avec un système qui combine tirage au sort, élection et participation directe. Cela donnait à peu près à un dixième de la population le statut de citoyen, sur une population globale de 400 à 500 000 habitants. C'était beaucoup plus que Sparte mais beaucoup moins que nos démocraties modernes, car les femmes, les nombreux esclaves et les étrangers étaient exclus de la citoyenneté. La démocratie athénienne sera, à partir de la fin de la guerre contre les Perses en 480 av. J.-C. et jusqu'à la défaite contre les Macédoniens en 335 av. J.-C., un modèle pour tous les partis démocratiques des cités grecques.

2. Les milésiens et les pythagoriciens ; physique et mathématique

L'opposition entre ces deux grandes premières familles de pensée va être structurante pour l'ensemble de la pensée grecque, car s'y jouent des oppositions conceptuelles centrales et aussi l'opposition politique entre parti aristocratique et parti démocratique.